

L' « Action parlée »

Annie Brisset

Number 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26605ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brisset, A. (1989). L' « Action parlée ». *Jeu*, (50), 188–189.

l'«action parlée»

Dans quelle mesure la traduction est-elle modulée par la pensée du jeu?

Traductrice et critique, première lauréate du Prix Jean-Béraud, en 1987, pour le meilleur texte critique paru l'année précédente, Annie Brisset, qui enseigne la théorie de la traduction à l'Université de Montréal, a collaboré un certain temps à la revue *Spirale* (articles sur le théâtre). Elle a écrit un ouvrage intitulé *Sociocritique de la traduction: théâtre et altérité au Québec*, à paraître aux Éditions Le Préambule.

Voilà une question symptomatique de l'autonomisation institutionnelle croissante du théâtre par rapport au reste de la littérature. Posée en ces termes, la question présuppose en effet le reflux de la textualité à la faveur de la théâtralité. Mais qu'est-ce que la théâtralité si ce n'est, comme le disait Roland Barthes, «une donnée de création non de réalisation»? La théâtralité est alors inscrite dans le texte et non suspendue sur la scène, en attente d'être plaquée sur lui. La conséquence est importante: c'est dans le texte que le traducteur cherchera le jeu.

Pour reprendre l'idée de Pirandello, le théâtre, c'est de l'«action parlée». La subjectivité, les passions, tout ce qui fait l'individualité du personnage passe par le dialogue. Le jeu est l'extériorisation verbale et somatique de cette individualité. Dispensons-nous des lieux communs sur les obligations du traducteur de l'oeuvre de théâtre (faite pour être parlée, jouée...). La traduction implique en l'occurrence une *interprétation*, c'est-à-dire qu'elle reproduit le dialogue suivant la conception que

le traducteur se fait des personnages et de l'action. Or, cette vision est solidaire du contexte de la réception. Dans un état de société, il existe des contraintes discursives, liées aux systèmes d'opinions et de valeurs ainsi qu'aux rapports de force qui les sous-tendent. Cet «ordre du discours», et donc du jeu, oriente le choix du texte à traduire et à monter avant même le décodage de sa théâtralité proprement dite et le réencodage, la resémiotisation de cette théâtralité dans le texte-cible et sur la scène. Ainsi, par un effet de *feedforward* ou d'anticipation, la société réceptrice influence la vision du jeu qui, à son tour, influence la traduction.

L'horizon du jeu et de ses normes, pour le traducteur, est-ce donc le public et non le texte? À vrai dire, la traduction oscille perpétuellement entre les deux, privilégiant l'un ou l'autre suivant les moments de l'histoire. Depuis vingt ans, c'est nettement le récepteur qui fixe, au Québec, les règles du jeu, du moins dans le théâtre dit institutionnel. Par exemple, le choix

du vernaculaire comme langue de traduction n'a pas pour unique objet d'assurer l'effet de réel mieux que ne le ferait sur la scène le langage «littéraire» des traductions françaises. Pas plus qu'il n'a pour seule fonction de mieux accorder la parole au geste lorsqu'on traduit un Tennessee Williams, un Arthur Miller ou un Paul Zindel. Le vernaculaire sert aussi de vecteur à une représentation du monde québécois, «distinct, différent, à ne point confondre», avec tout le poids de l'Histoire et de l'aliénation. La fonction esthétique d'un langage qui a permis l'émergence de la dramaturgie «québécoise» se double ici d'une fonction perlocutoire, politiquement incitative, envers le public. Pourtant, si l'on se demande aujourd'hui comment le jeu module la traduction, c'est peut-être bien parce que les traducteurs cherchent moins systématiquement en quoi Shakespeare, Gogol ou Brecht permettent de *jouer* la société québécoise.

annie brisset



Jeanne d'Arc, du Bread and Puppet Theatre, 1977. Photo: Henri Szwarc, tirée de *Actualité des arts plastiques*, n° 50: «Masques et théâtres masqués en Orient et en Occident», Paris, Centre national de documentation pédagogique.